



EN LISANT *OU EN SONT-ELLES* ? D'EMMANUEL TODD

[Maurice Godelier](#)

Éditions Le Bord de l'eau | « [Revue du MAUSS](#) »

2022/2 n° 60 | pages 57 à 62

ISSN 1247-4819

ISBN 9782356879042

DOI 10.3917/rdm1.060.0057

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-du-mauss1-2022-2-page-57.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Le Bord de l'eau.

© Éditions Le Bord de l'eau. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

En lisant *Où en sont-elles ?* d'Emmanuel Todd

Maurice Godelier

Confronté à ce qu'il perçoit comme la crise des identités masculine et féminine, le développement de la bisexualité féminine et la centralité idéologique de la question des transgenres, l'auteur ambitionne de confronter l'évolution récente des rapports entre les hommes et les femmes en Occident avec la nature originelle des rapports homme-femme qu'il imagine trouver chez les Indiens d'Amérique du Nord avant la découverte de l'Amérique. Par ailleurs, il veut démontrer le caractère idéologique de deux concepts, ceux de genre et de patriarcat qui entraveraient tout progrès dans la connaissance scientifique de ces réalités.

Commençons par régler ce second problème. Le concept de genre utilisé par les anthropologues, dont nous-même, désigne l'ensemble des possibilités et des impossibilités sociales attribuées par une société aux individus selon qu'ils sont un homme ou une femme. Il permet d'analyser la position et le rôle des hommes et des femmes au sein de leurs rapports sociaux, leur statut. Le concept de genre est analytiquement efficace et neutre idéologiquement. Il n'est pas un concept incertain (p. 17). Il n'est pas un double puritain du mot sexe (p. 35). Il n'est pas un concept idéologique porté par une petite bourgeoisie matridominante (p. 373), et il permet de distinguer le social du biologique chez tout être humain, ce que nie l'auteur (p. 22). Nous avons nous-mêmes consacré un chapitre à le démontrer dans *Métamorphose de la parenté* [2004] et nous ne sommes pas une militante féministe petite-bourgeoise.

Le concept de patriarcat est lui un concept flou, idéologique, car s'il existe bien une domination des hommes – très variable – dans toutes les sociétés connues, elle n'est pas limitée à celle des « pères » sur leurs enfants mais elle peut être celle des oncles maternels dans des sociétés matrilinéaires, etc. Mais des féministes emploient ce mot flou pour dénoncer de façon générale les pouvoirs des hommes dans leur combat. La majorité des anthropologues ne les suivent pas.

Venons-en à l'hypothèse que les rapports entre les hommes et les femmes chez les tribus de chasseurs-cueilleurs-pêcheurs de l'Amérique du Nord

précolombienne correspondraient à la nature originelle des rapports homme-femme. Et que, seconde hypothèse, en Europe occidentale (dans une partie seulement) les rapports homme-femme seraient sinon semblables du moins comparables avec ceux des tribus des Indiens d'Amérique du Nord.

En fait, la comparaison la plus pertinente aurait été avec les Inuits puisqu'aucun anthropologue n'ignore qu'une partie des systèmes de parenté européens ou nord-américains (de souche européenne) appartiennent à un même groupe de système de parenté, dénommé précisément « eskimo ». L'auteur a écarté de la comparaison les Aborigènes australiens sous prétexte que les hommes avaient beaucoup d'épouses et particulièrement les hommes âgés (gérontocratie). Lui-même reconnaît que les Aborigènes seraient parvenus en Australie vers +/- 50 000 ans BC et les Indiens en Amérique du Nord vers +/- 15 000 ans BC. Cette date est d'ailleurs repoussée à +/- 20 000 ans BC à la suite de nouvelles découvertes archéologiques. Le fait que les Aborigènes étaient polygynes plus que les Indiens d'Amérique (qui l'étaient souvent également) n'en fait pas un type B par rapport aux Indiens qui seraient plus proches des rapports « originels » entre les hommes et les femmes (type A). Dans la production des moyens de subsistance, l'apport du travail des femmes (cueillette et parfois chasse au petit gibier) est régulier, abondant, et c'est sur cette base qu'un homme peut avoir plusieurs épouses.

Encore un point, ayant vécu et travaillé pendant sept ans dans une tribu patrilineaire des montagnes de Nouvelle-Guinée et ayant fondé le Centre de recherche et de documentation pour l'Océanie (CREDO-EHESS-CNRS), le plus grand centre européen de recherche sur l'Océanie, nous n'avons jamais entendu dire que les systèmes de parenté australiens étaient une « annexe de la Nouvelle-Guinée » (p. 108). Les travaux récents des linguistes et anthropologues australiens et français, particulièrement ceux de Laurent Dousset chez les Pitjantjatjara, ont montré que les systèmes australiens étaient à l'origine de type dravidien (qu'on ne trouve pas en Nouvelle-Guinée) et qu'ils sont devenus des systèmes à sections et sous-sections lorsque les Aborigènes ont décidé de combiner les critères pour choisir une épouse à ceux pour définir leur place dans les rituels. Ces données, ni Elkin, ni Lévi-Strauss, ni Testart ne les connaissaient. On les trouve dans la revue australienne *Forum*.

Quoi qu'il en soit de ces débats de spécialistes concernant de lointaines ou proches époques de l'humanité, voyons ce que fait l'auteur de son modèle de référence et de la description qu'il nous donne des rapports hommes-femmes dans une partie de l'Occident contemporain (à l'exclusion de la Russie par exemple).

Comme Lévi-Strauss l'avait fait dans son article important de « *The Family* » (1956), l'auteur souligne que le couple homme chasseur-femme cueilleuse est une unité de production et de consommation et une unité de coopération et de solidarité dans l'élevage des enfants. Par ailleurs, une famille appartient toujours à un groupe plus large de sorte que la division du travail entre les sexes et l'inscription, l'appartenance de la famille à un groupe sont les conditions de la survie des individus, des familles et du groupe. Il note avec raison que le partage du gibier tué par le chasseur déborde les limites de la famille et concerne la bande dans son ensemble, alors que les produits de la cueillette sont surtout partagés dans la famille. Et les hommes s'occupent plus de la gestion des problèmes communs à l'ensemble du groupe (bande, tribu) que les femmes.

Celles-ci, à des époques lointaines et jusqu'à tout récemment, couraient des risques pendant la gestation et pendant l'accouchement, des risques de mort, à comparer avec ceux des hommes mourant à la guerre, en pêche ou dans de gros travaux (p. 182). Beaucoup de mythes en font part. L'apparition et la succession au cours de l'histoire de nouveaux modes à la fois technologiques et sociaux de production, agriculture extensive, agriculture intensive, élevage nomade spécialisé, travail des métaux (bronze, fer) ont profondément modifié les rapports entre les hommes et les femmes, particulièrement l'agriculture intensive (avec animaux de trait) et l'élevage nomade spécialisé. Combinés avec des systèmes patrilineaires, ces modes de production furent marqués par une forte domination masculine.

Se tournant vers notre époque et nos sociétés, l'auteur constate un progrès considérable dans la situation des femmes. L'autonomisation des femmes par l'emploi est le fait fondamental. Elle abolit la nécessité économique de l'homme et supprime même la nécessité du couple. À cela s'ajoute la révolution éducative qui fait que les femmes bachelières, et ayant fait des études supérieures, sont plus nombreuses que les hommes et occupent de plus en plus de postes de responsabilité. Par ailleurs, la révolution sexuelle des années 1960 et l'usage de moyens contraceptifs (la pilule) ont libéré les femmes du risque de tomber enceintes si elles ne le voulaient pas, et la procréation devient une décision des femmes (p. 194). Les femmes désormais dominant dans l'enseignement, la justice, le journalisme mais se heurtent encore à la persistance de la domination masculine dans les fonctions de direction et d'encadrement au sein de la haute administration de l'État et des grandes entreprises. (Cependant Madame Élisabeth Borne est Première ministre en France et Madame Liz Truss en Grande-Bretagne.) Enfin, fait important, Emmanuel Todd constate que l'homosexualité est une pratique

sexuelle que l'on trouve dans de nombreuses sociétés où elle est socialement acceptée (p. 300).

En fait, il aurait fallu aller plus loin et constater que la sexualité humaine est à l'état spontané à la fois homo et hétérosexuelle – et autosexuelle avec la pratique de la masturbation –, qu'elle est spontanément a-sociale (le désir pouvant se tourner vers n'importe quel autre, d'où l'interdit de l'inceste). Et partout la sexualité-désir peut se disjoindre du processus de reproduction et s'opposer à la sexualité socialisée, domestiquée, devenue « genre ». Tout individu est bisexuel par naissance et selon la société et l'époque il/elle sera strictement hétérosexuel ou, comme les femmes de l'ancienne aristocratie de Lesbos, hétérosexuelles et faire des enfants tout en étant homosexuelles dans leurs rites d'initiation.

Ayant rassemblé toutes ces données qui démontrent des progrès considérables dans la situation sociale des femmes pour l'Occident libéral, l'auteur nous peint ensuite un sombre tableau de toutes les conséquences catastrophiques de l'activisme de la troisième vague féministe symbolisée par #MeToo et caractérisée par une guerre ouverte contre les hommes sans discussion possible et portée par la petite bourgeoisie « matridominée » (p. 255).

Nous n'oublions pas cependant les analyses intéressantes de l'auteur des rapports entre les femmes et la religion et particulièrement avec le protestantisme et le statut du père, plus proche de Dieu, car « prêtre », que la femme (p. 186), ainsi que sur les transgenres et le malheur pour eux d'être génétiquement né homme ou femme mais se sentant, se voulant dans la souffrance être de l'autre sexe (p. 330). La comparaison avec le phénomène répandu des berdaches est éloquent (p. 337). Mais voyons maintenant les conséquences sombres, que l'auteur constate, de l'émancipation des femmes. Celle-ci est le « moteur général » de la dissolution de toutes les identités (p. 349). Elle est la cause de « l'affaiblissement du sens du collectif » dans la société (p. 229). Elle participe à « l'effondrement de la capacité d'action collective » dans nos sociétés (p. 374). L'autodestruction des identités marque la fin de la domination masculine (p. 353). Le mariage pour tous et toutes obtenu en 2013 est la conséquence de la matridominance idéologique qui règne dans la profession juridique (sic) (p. 322). Le coût de l'émancipation des femmes est leur entrée massive dans le secteur tertiaire. Avec la tertiarisation en augmentation, le pouvoir des femmes augmente mais on assiste à une chute des activités productives dans nos sociétés (p. 367). En fait c'est la globalisation du capitalisme qui a entraîné les entreprises à délocaliser leurs activités pour baisser leurs coûts de production et augmenter leurs profits. C'est cela la cause et la tertiarisation des femmes n'en est pas la cause mais un des effets.

Le phénomène de la reconnaissance des transgenres n'est pas « l'épicentre et le point d'orgue de la remise en cause des différences sexuelles », conséquence du « trouble identitaire généralisé » qui régnerait dans nos sociétés (p. 349) sur fond « d'extinction finale de tous les christianismes entre 1950 et 2020 » (p. 179) et dans « la trajectoire descendante de la société française » (p. 241). Paradoxe dans un pays où le néolibéral Emmanuel Macron a pratiqué une politique sociale-démocrate de soutien à la population et particulièrement aux plus fragiles et aux plus démunis, avec comme mot d'ordre (anti-libéral) « quoi qu'il en coûte ».

En fait, et c'est un pas de progrès en plus, la société occidentale fait sortir de l'ombre et de la répression des pratiques sexuelles qui existaient depuis toujours et étaient condamnées à se taire et à se cacher. C'est pour cette raison qu'elles sont revendiquées comme un élément de l'identité *sociale* des individus qui les pratiquent. Ceux-ci veulent être acceptés tels qu'ils sont sans les discriminations, répressions d'autrefois, au-delà d'elles. Les transgenres ne sont pas l'épicentre de la dissolution généralisée des identités. C'est l'acceptation sociale d'une réalité que la société ne voulait pas voir et dont la solution n'est pas vraiment dans une opération de greffe d'un vagin ou d'un pénis artificiels. L'ouvrage de Colette Chiland qui a consacré au moins vingt ans de sa vie à dialoguer avec des transgenres et à leur apporter aide et soin en témoigne. Toutes ces affirmations, la fin des christianismes, la trajectoire descendante de la France, la dissolution de toutes les identités, etc. restent des affirmations mais sans démonstration, révélant plus l'humeur et les préjugés de l'auteur que sa rigueur scientifique.

Et lorsqu'Emmanuel Todd se montre septique devant le fait que les Australiens ou les Trobriandais ne pensent pas que le sperme fait l'enfant et qu'un pénis en érection entrant dans un vagin n'est pas la cause d'un enfant qui va naître, qu'il relise le petit livre de Malinowski *The Father in a primitive society*. Pour les Trobriandais, le sperme nourrit le fœtus pendant la grossesse mais l'enfant est la réincarnation d'un ancêtre dont l'esprit se réincarne dans le corps d'une femme de son clan. Chez les Australiens, le sperme ne fait rien. L'enfant est un esprit produit par un être totémique qui s'incarne dans une femme. Le pénis fait jouir. Il n'engendre rien. Paternité, maternité, rôle des hommes et des femmes selon les systèmes de parenté, l'anthropologie en explore la complexité.

Mais on n'est pas anthropologue quand on a fait des études d'anthropologie et qu'on en manipule les données à travers l'*Atlas ethnographique* de Murdock. Cela ne suffira jamais.

Références bibliographiques

CHILAND Colette, 2003, *Le Transsexualisme*, PUF, Paris.

GODELIER Maurice, 2004, *Métamorphose de la parenté*, Seuil, Paris.

TODD Emmanuel, 2022, *Où en sont-elles? Une esquisse de l'histoire des femmes*, Seuil, Paris.